



Patronato de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.

De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.

En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.

El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

+ 34 958 02 79 45

biblioteca.pag@juntadeandalucia.es

VOYAGE PRATIQU
D'UN TOURISTE
EN ESPAGNE

BOILEAU

PARIS

A-4
V-3
B.P.A.G.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

UNION DE INDUSTRIAL



VOYAGE PRATIQUE

D'UN TOURISTE

EN ESPAGNE

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



BIBLIOTECA DE
LA ALHAMBRA

Est. A-4

Tabl. 1

N.º 3

AMIENS. — IMP T. JEUNET.

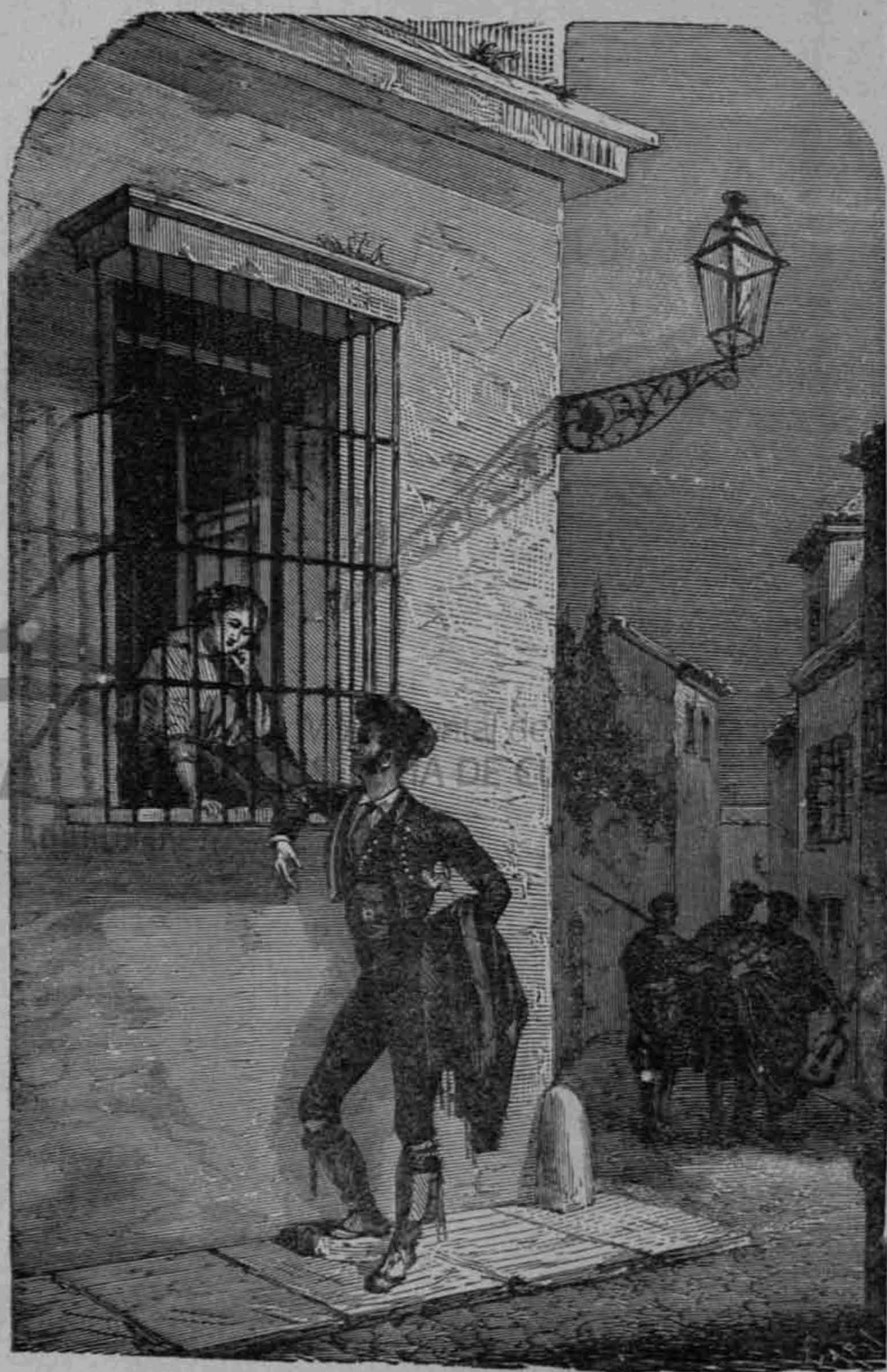
P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

LIBRERIA
CONSEJERIA DE CULTURA
A. SACOTTI & CIA.
CÁRDENA-432N.-ROSARIO

TIENDA ESPAÑOLA
DE
ANTONIO FUENTES
Rosario de Santa Fé

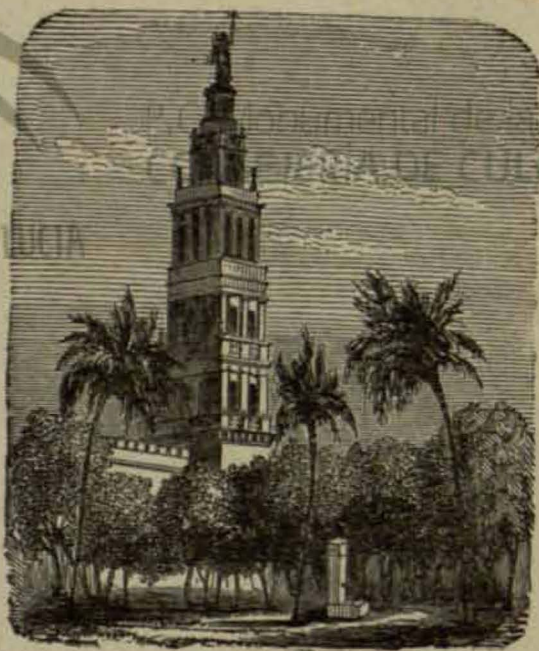


UNE SÉRÉNADE A GRENADE

R.41
LUCIEN BOILEAU

VOYAGE PRATIQUE D'UN TOURISTE EN ESPAGNE

OUVRAGE ILLUSTRÉ



E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

3, Place de Valois. — Palais-Royal.

PARIS

1888?

Donativo del Sr. Conde de
Romónes á la Biblioteca
de la Alhambra. 1908

JUNTA DE ANCIANOS

Patrimonio de la Alhambra y Generalife
AREA DE CULTURA

*A ma compagne de voyage
en Espagne et dans la vie.*



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

VOYAGE PRATIQUE D'UN TOURISTE

EN ESPAGNE

I



AVANT DE PARTIR

REMARQUES GÉNÉRALES. — CHEMINS DE FER. — BAGAGE.

EPOQUE DE VOYAGE. — RENSEIGNEMENTS.

Je ne crois pas qu'il y ait en Europe une autre contrée que l'Espagne pour mériter au même degré d'être connue tout en l'étant si peu, aussi bien par le voyage que par le livre.

Jusqu'à l'introduction des chemins de fer, le voyage en Espagne exigeait plusieurs mois, outre une santé robuste, un caractère aventureux et quelques compagnons. C'est ainsi que Théophile Gauthier et Alexandre Dumas ont parcouru la Péninsule et ont publié, de leurs pérégrinations, des récits qui sont restés des plus intéressants, mais qui, exacts et fidèles il y a quarante ans, ne sauraient l'être aujourd'hui, quant à la physionomie du pays, parcouru en chemin de fer, quant aux mœurs des habitants, à leurs costumes, à leurs usages, etc.

D'autres relations de voyages en Espagne ont été publiées en très petit nombre dans ces dernières années. Les impressions contradictoires qu'elles m'ont laissées m'ont donné lieu de penser qu'il y avait à ce sujet une lacune à combler : Ecrire sans parti pris, en se tenant aussi loin de l'enthousiasme que du dénigrement et dépeindre avec fidélité ce que j'ai vu et qui est accessible à tout voyageur.

J'ai voulu suivre l'itinéraire du grand voyage circulaire des chemins de fer, grâce auquel le voyage en Espagne est devenu aujourd'hui presque aussi facile que tout autre. C'est ainsi qu'en écrivant spécialement en vue du touriste, le livre que, de tous temps, j'ai vainement cherché, j'ai pu donner au texte de cet ouvrage l'épithète de *pratique* qui en démontre suffisamment le but.

Pendant plus de vingt ans, renseigné fausement par des racontars de rares voyageurs, et, à défaut d'une relation *pratique* de voyage, j'ai parcouru une grande partie de l'Europe sans oser affronter l'Espagne. Je n'ignorais pas qu'il n'était plus nécessaire d'y voyager comme du temps de Gauthier et de Dumas I^{er}, à dos de mulet, en emportant, outre son bagage, son lit et sa garniture. La *fonda* ne tenait alors à la disposition du voyageur que son toit et son foyer ; aussi, se munir de provisions de route était-il une nécessité autant que l'escopette était de rigueur. Les choses ont, depuis, considérablement changé, bien que les progrès soient fort

lents au delà des Pyrénées. Néanmoins, la création des voies ferrées a été, sous ce rapport, décisive.

Quoi qu'il en soit, à chacune de mes velléités d'excursion dans la Péninsule Ibérique, on me répondait, de tous côtés, par toutes sortes d'objections : des hôtels impossibles, avec une cuisine détestable, sauvage, et des lits habités tout en ne contenant personne, sans compter une grande difficulté à se faire comprendre. Ce n'était pas tout ! Il fallait perdre un temps considérable, faute de moyens de communications rapides et fréquents, et, surtout, ne point songer à franchir la frontière sans pénétrer jusqu'en Andalousie ! — Barcelone, Madrid ? des villes françaises !... Tolède ? bon pour un antiquaire ! — La route pour y parvenir ?... sans valeur ! Or, donc — c'était la conclusion — Tout ou rien !

J'y ai cru, et j'ai failli ainsi ne pas connaître l'Espagne ! Eh bien ! autant d'assertions, autant d'erreurs. La réfutation de celles-ci sera l'un des buts de ce livre.

*
**

Les chemins de fer espagnols laissent beaucoup à désirer. La lenteur de leurs trains est telle qu'il n'est guère possible de songer qu'aux express. J'ai lu

quelque part qu'un contrôleur ayant fait observer à une voyageuse que son enfant, porteur d'un billet de demi-place, paraissait avoir plus de trois ans, celle-ci en convint, mais s'en justifia en lui faisant observer que quand elle avait pris le train, l'enfant n'avait que deux ans et demi ! Or, on ne compte guère que deux ou trois trains dans chaque sens par jour.

Quant aux express, seule, la ligne de France à Madrid en possède un quotidien. La plupart des autres en sont privées. Sur celle de Madrid à Séville on ne jouit de ce luxe que trois fois par semaine et, encore, à une vitesse (?) de trente-huit kilomètres à l'heure. Aussi, bien que tous les trains contiennent des secondes, voyager en premières est-il presque une nécessité. En effet, si ces dernières sont préférables aux nôtres, il n'en est pas de même des secondes, souvent mal habitées, bien que, ou plutôt parce qu'elles recèlent fréquemment maintes bottes de gendarmes. Aussi, eu égard à la longueur des trajets aggravée par la lenteur des trains, est-il prudent de les éviter.

Les buffets sont rares et fort mal approvisionnés. Le touriste avisé ne montera donc pas dans un train espagnol sans s'être muni préalablement de provisions, liquides et solides.

*
* *

La question du bagage est des plus importantes. A ceux ou celles qui ne peuvent s'en passer et pour lesquels le superflu est le nécessaire; à ceux enfin qui emportent des colis *enregistrés* je dirai qu'ils s'exposent à en être d'autant plus privés qu'ils en auront emporté davantage. Cette vérité, d'apparence paradoxale s'explique par deux motifs : Les colis s'égareront fréquemment en donnant lieu à des réclamations et à des désagréments de tous genres. Quand ils ne s'égareront pas, ce qui arrive quelquefois, on les dépose volontiers à la consigne où il faudra les réclamer cependant assez à temps avant l'heure du départ. On recule alors, non sans raisons, vis-à-vis des inconvénients et des pertes de temps qu'occasionnent leur transport et leur ouverture à l'hôtel, eu égard au peu de temps que l'on compte passer dans telle ou telle ville.

Il est donc essentiel, quitte à en éprouver, à certains moments, un peu de gêne, de n'emporter que ce que l'on peut prendre avec soi, surtout quand on ne parle pas la langue du pays.

*
**

J'ajouterai aux quelques conseils qui précèdent que si l'on me consultait sur la saison à choisir pour voyager en Espagne, je répondrais que le mois d'Avril est presque le seul convenable comme époque de départ. Plus tôt, et même encore à son début, le nord de l'Espagne est froid. Les nuits surtout, sous ce rapport, y sont pénibles en chemin de fer.

Fin mai il fait déjà très chaud en Andalousie. Quant à l'été, si certains excentriques, voyageurs en chambre, le recommandent pour les pays chauds, de même, selon eux, que c'est en hiver qu'il faut parcourir la Russie, je crois prudent de leur en laisser l'expérience à faire.

En automne, les jours sont trop courts ; en outre, la nature, grillée par les ardeurs tropicales de l'été, a perdu alors la juvénile fraîcheur qui, partout, en fait le charme.

*
**

Mon itinéraire, étant calqué sur le voyage complet, en Espagne, des compagnies de chemins de fer, ce récit devra guider le touriste qu'il trouvera décidé à partir, ou entraîner les hésitants à suivre notre

exemple. On pourra, et je le conseille, suivre cet itinéraire à rebours. Plus heureux que nous, on pourra même recourir aux excursions de l'agence Lubin dont je suis bien obligé de dire un mot, au risque de lui faire une réclame, sans quoi je faillirais en partie à la portion *pratiquement* instructive de ce livre. En effet, le lecteur fera sans doute la remarque que le désagrément presque unique auquel le touriste est exposé, c'est son exploitation par l'hôtelier espagnol, et que son seul embarras c'est son ignorance de la langue du pays. Avec l'agence Lubin rien de tel à redouter !

L'indépendance d'allures qui m'était nécessaire, aussi bien que l'époque que je devais choisir, nous privaient d'accompagner une caravane Lubin, comme nous l'eussions désiré. A défaut de ce précieux concours j'aurais pu utiliser ses carnets de coupons pour hôtels, d'un emploi si profitable et si commode, et convertir ainsi en points roses les rares points noirs de notre excursion. Si j'ai péché par ignorance, en n'ayant connu que trop tard l'existence desdits carnets pour l'Espagne, je puis, du moins, apprendre aujourd'hui à d'autres ce qu'il m'eût été avantageux de connaître moi-même.

Il est une illusion trop commune à beaucoup de Français et qu'il convient, en conséquence, de dissiper. Nous nous figurons qu'on parle un peu notre langue partout. C'est une erreur. Notre langue de

moins en moins apprise à l'Etranger, où le Français voyage trop peu, n'y est comprise et parlée à peu près nulle-part. Aussi, celui qui connaît quelques mots de la langue des contrées qu'il va visiter, voyage, non-seulement avec plus de fruit que tout autre, mais encore plus économiquement et plus confortablement.

Les hôtels de premier rang en Espagne sont les seuls où puisse descendre l'étranger soucieux de se départir le moins possible de ses habitudes, comme coucher, nourriture et confortable. Ce sont également les seuls où l'on rencontre un interprète ou un « portier » parlant français.

En résumé, la relation qui va suivre n'est que le développement de notes prises au jour le jour, avec le but de faire connaître l'Espagne *telle qu'elle est*, non pas au point de vue qu'a eu pour objectif M. Almirall dans l'excellent ouvrage qu'il a publié sous ce titre, mais au point de vue du touriste aussi bien que du simple lecteur. Je ne promets à ce dernier aucun récit d'aventures aussi invraisemblables que tragiques. J'espère en restant exact et sincère, l'intéresser par une relation dépeignant, sous ses aspects multiples, un pays pittoresque et artistique jusqu'ici trop peu connu.

Puissè-je y réussir !

II

ENTRE IRUN ET BURGOS

Arrivés à la frontière, à Irun, nous voulûmes, en faisant une excursion à Fontarabie, nous donner aussitôt que possible un avant-goût de l'Espagne.

De même que Domo d'Ossola, en Italie, est plus italienne d'aspect que d'autres localités beaucoup plus méridionales, Fontarabie a conservé un cachet espagnol très accusé, malgré sa position à la frontière française. Située sur la Bidassoa, en face de son ancienne ennemie Hendaye, elle s'allonge pittoresquement sur la rive du petit cours d'eau qui a été témoin de tant d'événements historiques depuis la rencontre de Louis XI avec Henri IV de Castille jusqu'à la bataille que perdit sur ses rives le maréchal Soult et qui l'obligea à abandonner le sol espagnol.

A une heure d'Irun *Fuenterabia* tient les promesses que l'on nous avait faites en son nom. Ses forti-

fications témoignent encore des assauts qu'elles ont subis, de même que ses façades, timbrées de blasons énormes en relief, rappellent sa splendeur d'antan.

Des boutiques sombres, des balcons dont l'ornementation de fer forgé a dû entendre plus d'une sérénade, des fenêtres dont le solide grillage a pu pro-



téger la vertu de maintes Rosines, des *palacios* se dressant avec une fierté native dans leurs guenilles de pierre, des toits au-dessus du sol cherchant à se rejoindre à travers la rue, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour justifier cette excursion à laquelle une matinée peut suffire.

De retour à Irun par l'Express de 1 h. 25, nous eûmes, avant le départ, le temps d'y déjeuner à son buffet, le plus recommandable sans contredit de toute l'Espagne.

A peine a-t-on mis le pied dans le train espagnol que l'on constate avec satisfaction que l'on n'a pas perdu au change avec les wagons français. La voie étant de trente centimètres plus large, les wagons de premières, qui ne contiennent, comme les nôtres, que huit places, sont, en conséquence, plus larges tout en étant aussi confortables.

Après une série de tranchées séparant la campagne d'Irun du fond du golfe Cantabrique, la voie traverse un tunnel et débouche sur un admirable paysage formé par la baie de *Passages*, après laquelle elle atteint Saint-Sébastien.

Lorsqu'on *fait* les Pyrénées, on visite volontiers cette ville, ne serait-ce que pour être entré en Espagne. Quoique charmante, incontestablement, elle n'offre pas au touriste l'attrait espagnol qu'il rencontre à Fontarabie. Aussi ne m'y appesantirai-je pas, surtout en y passant en avril. C'est, au cœur de l'été, une délicieuse station balnéaire vivifiée par la Cour et par ses satellites du grand monde. Sa position pittoresque peut justifier un arrêt, à la condition de se rendre, de là, à la baie de *Passages*, car la ville elle-même, régulièrement bâtie, avec des rues tirées au cordeau, n'a d'espagnol que sa situation.

Elle doit sa modernité aux Anglais. En 1813, alors que les Français l'avaient quittée pour se retirer dans sa citadelle, les Anglais, quoique alliés de l'Espagne, ne virent dans Saint-Sébastien qu'une ville en relations suivies avec la France et avec de riches colonies espagnoles rivales des leurs. Sans égard pour les habitants, bien que ceux-ci les eussent accueillis en libérateurs, ce fut aux Anglais un motif suffisant pour piller leurs maisons et les incendier en empêchant la population de les éteindre.

Toute usine, toute manufacture que rencontraient les insulaires sur leur route, était impitoyablement détruite par eux — gens partout et toujours pratiques — sous le fallacieux prétexte que les Français pourraient s'y retrancher et s'y défendre ! Aussi, les Espagnols, notamment ceux du Guipuzcoa, n'ont-ils pas encore oublié aujourd'hui leur alliance de 1813 avec l'Angleterre.

* * *

Après Saint-Sébastien, reprenant notre route vers Burgos, nous passons en vue de Villafranca, postée en vedette sur une colline. Des tunnels répétés débouchent à chaque instant sur une vue nouvelle de la chaîne cantabrique. On est ici en pleine montagne dont la végétation, d'abord active, s'étiole et fait place à de rares bouquets de chênes.

Après *Alsasua*, la contrée devient des plus intéressantes. De jolis clochers émergent des villages qui se succèdent à brève distance.

Des châteaux en ruines, des ermitages perchés sur les hauteurs, varient agréablement les paysages en s'harmonisant avec l'aspect délabré des habitations, toutes couvertes en tuiles.

A ma grande surprise, je pénétrais au milieu d'une nature aussi belle que celle de la Suisse, tout en en différant essentiellement. De la neige récemment tombée argentait des crêtes jetées pêle-mêle, les unes toutes blanches, d'autres noires comme de l'encre. A côté d'une montagne vermiculée comme certaines coquilles marines, un pic de pierre-ponce se dresse, altier, omnipotent, au pied de cette rangée de montagnes arides. Des plaines incultes, sans un arbrisseau, regardent, mornes et désolées, les maigres pâturages qui leur font face.

Des églises, sur les murailles desquelles on ne découvre aucune ouverture, sont aussi nombreuses que les hameaux auxquels elles appartiennent. Chaque groupe d'habitations a la sienne, même s'il ne compte que trois ou quatre maisons. Celles-ci lézardées, trouées, peut-être par la guerre civile qui a si souvent désolé ces contrées, paraissaient inhabitées.

On n'apercevait à l'arrivée du train aucune de ces têtes curieuses qui, en tous pays, se penchent aux fenêtres jusqu'à sa disparition. Nulle part le tinte-

ment joyeux et si montagnard d'une clochette de bétail; non plus celui d'une cloche éloignée ou prochaine, malgré la multitude des clochers. Dans les champs, personne!

— Un pays mort! fis-je à haute voix.

— Mort, aujourd'hui, comme le Christ, répondit lugubrement un voyageur d'aspect ascétique.— Vendredi Saint!

— Très bien! Je comprends maintenant! Les populations sont dans leurs églises; personne ne circule....

— Personne... si bien qu'à Madrid vous ne trouveriez pas plus une voiture de place que vous ne pourriez monter dans un tramway!

P. C. Monumental de la Alhambra y Generali
CONSEJERÍA DE CULTURA

* * *

Quel est le voyageur qui s'arrête à Vittoria, cette ville si fièrement campée sur la colline et dont on aperçoit distinctement les trois parties: la ville haute, la vieille ville et la ville moderne? Aucun que je sache. Elle mérite néanmoins un arrêt du touriste d'au moins une demi-journée.

A noter pour l'avenir, avec l'exploration de ses environs: Vallée du Zadorra, Miranda, Pancorbo, etc. Cette entrée dans la Vieille-Castille est merveilleuse. Le train se précipite au milieu des viaducs, au pied de rochers déchiquetés en aiguilles,

au sein d'entonnoirs verticaux que franchissent, on ne sait comment, la voie de fer, la route de terre et un torrent. C'est au centre de ce labyrinthe que l'on est surpris de s'arrêter à la station de *Pancorbo*, village dont les maisons et les antiques murailles maures sont resserrées au milieu d'une gorge à pic ; sentinelle du passé momifiée dans sa guérite.

La montagne où l'on pénètre est aussi veuve de pâturages que la plaine qui la précédait est dénuée de culture ; aussi se demande-t-on de quoi peuvent vivre les nombreux villages dont la vétusté dénote la misère ?

Autrefois les habitants des nids d'aigles perchés là-haut sur les rochers pouvaient assez impunément attaquer les diligences et voitures et en détrousser les voyageurs. Pareille impression de voyage n'est plus à craindre aujourd'hui sur les lignes de chemins de fer. Tous les trains sont accompagnés par de la force armée dont le voisinage forcé, en seconde ou en troisième classe, est, m'a-t-on dit, fort pénible quand on le subit toute une nuit. Je crois, en effet, que les bottes de gendarmes, quelle que soit leur nationalité, ne rappellent que comme antithèse l'essence de violettes.

Les gendarmes dans le train sont considérés malgré tout comme insuffisants à sa sécurité, car à chaque arrêt on en voit deux de service à la station. Le fusil sur l'épaule, ils arpentent le terrain, le col de leur manteau relevé au-dessus de leurs oreilles

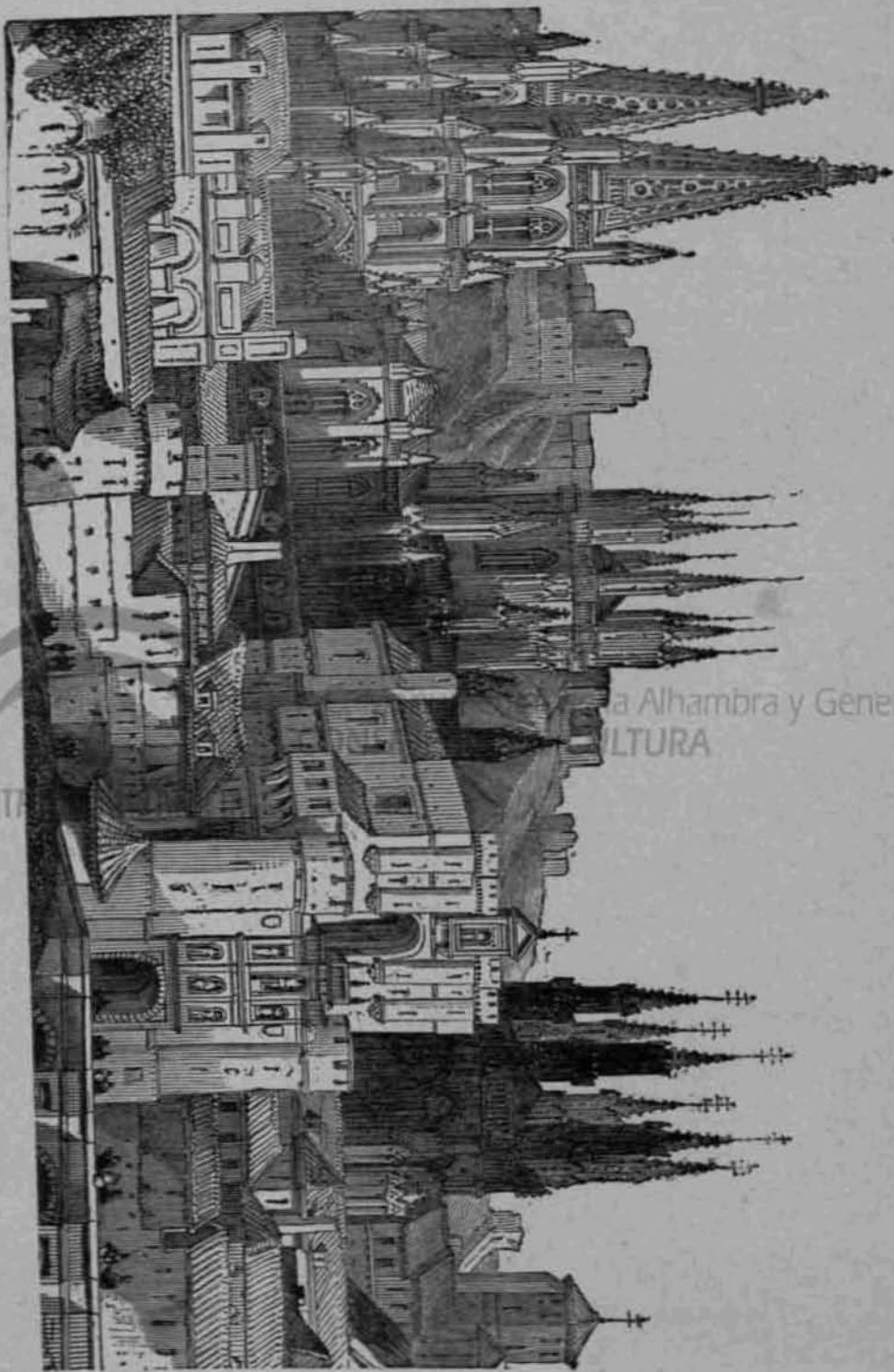
comme si la température était de vingt degrés plus basse.

Je considérais cette représentation de l'autorité comme purement platonique, en admettant qu'elle ait pu être nécessaire à l'ouverture des lignes, alors que les brigands de la montagne n'avaient pas eu le loisir de changer d'industrie. On m'a objecté qu'en un pays aussi désert, les stations isolées en pleine montagne justifient encore actuellement la présence permanente de deux bonnes carabines.

Après avoir traversé la chaîne cantabrique à une altitude de 934 mètres, la voie descend à Burgos, où nous arrivions à neuf heures du soir.



P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



BURGOS

JUNTA

la Alhambra y Generalife
CULTURA

III

BURGOS

A L'HOTEL. — LA CATHÉDRALE. — LES MONUMENTS. — LES
ENVIRONS.

A peine le touriste, pour son premier soin, s'est-il rendu à l'hôtel, que le second doit être de se mettre aussitôt en garde contre son ennemi intime en Espagne, le maître d'hôtel. L'hôtelier espagnol demande volontiers tant par jour, de sorte que si vous couchez une seule nuit dans son hôtel, il vous réclamera très bien, sans fausse honte, le prix de la journée complète, par ce motif *impayable* que toute journée commencée est due.

Au *Rafaëla* de Burgos, *alias* hôtel de Paris, on parle français; j'ai donc pu, avec une facilité relative, faire admettre que je ne paierais que ce que je devrais. Nous aurons plus d'une fois occasion de constater que c'est là une prétention qu'il n'est pas souvent facile en Espagne de mettre en pratique

dans les *Fondas*, *Paradors* et autres traquenards de même nature.

A cela près, et pour rester en toute occasion aussi impartial que sincère, ne disons pas des hôtels espagnols plus de mal qu'ils ne le méritent.

Il y a peu d'années, dans un opuscule intitulé *La Semaine sainte à Séville*, son auteur prétendait n'avoir pu vivre que d'œufs et d'oranges, sur quoi enchérissait une de mes connaissances en ajoutant qu'il fallait même se faire servir les œufs à la coque pour être sûr de les manger sans punaises.

« Qui donc a dit qu'on mangeait mal en Espagne ? »

A cette question qu'a posée l'auteur de *Sac au dos*, il a répondu lui-même en citant, comme exquis, un dîner qu'il y a fait, de panade à l'ail et à l'huile, de galettes de poisson et d'un ragoût de nature à faire époque dans la vie d'un voyageur : un assemblage hétéroclite entremêlé profusément d'oignon et d'ail, et saupoudré de poivre rouge.

La majorité de mes lecteurs peut se rassurer. On mange en Espagne, dans ses bons hôtels, aussi bien et quelquefois mieux qu'en d'autres pays. Quant à l'amateur de la cuisine du pays, s'il tient à la connaître, il lui sera toujours loisible de frapper à une porte exclusivement nationale et de se satisfaire. S'il n'y réussit pas, il lui restera la ressource de faire, comme je l'ai fait moi-même, non pas en Espagne,

mais en Italie, où, en sortant de table dans un restaurant renommé, j'ai été déjeuner ailleurs.

Sans sortir de mon sujet, je reviens à la table de notre hôtel de Burgos pour en faire l'éloge, puis gagner le lit étroit, mais d'une propreté exquise, dont l'hôtellerie espagnole est coutumière.

A peine étions-nous endormis que nous fûmes réveillés par des cris de *serenos*, ces veilleurs de nuit encore en usage dans la plupart des villes espagnoles. « Habitants, il est onze heures, dormez en paix ! » C'était charmant, foncièrement féodal ce cri de veilleur grandissant comme dans le 3^e acte des Huguenots ou comme dans certaine ronde de nuit, pour décroître peu à peu et s'évanouir dans le lointain. Délicieux, oui, tout d'abord, mais fatigant au troisième ou quatrième réveil et « bassinant » à la fin, comme un carillon de nos villes du Nord, pour le voyageur assez deshérité du Ciel pour coucher dans le voisinage de l'Hôtel-de-Ville.

Le matin, lorsque j'ai dit mon sentiment à ce sujet au maître d'hôtel, il m'a répondu par ce mot épique : A la longue on s'y fait !

— De sorte, lui ai-je répliqué, que lorsque cela cesse d'être plus que désagréable, c'est pour aboutir à ne servir de rien.

— Pardon, fit-il. Cela prouve qu'ils' font exactement leur service en veillant au feu et à la sécurité de la rue.

*
*
*

Il faisait froid, même glacial, à Burgos, lorsque nous sortîmes de bonne heure de notre hôtel pour commencer l'exploration de la ville, en compagnie d'un couple de parisiens, nos compagnons de voyage de la veille. La malle de Madame avait été égarée ; aussi, Madame, avec un air plus égaré encore que sa malle, en déplorait l'absence.

— La nôtre, lui dis-je, ne s'égare jamais.

— ???

— Parce que nous nous sommes appris à nous en passer.

Monsieur son époux portait un gilet ouvert en cœur et un chapeau haute forme. Le « tuyau de poêle » étant inconnu en Espagne, en soie aussi bien qu'en tôle, nous fûmes regardés, dès nos premiers pas, avec autant de curiosité que nous regardâmes nous-mêmes les habitants du pays.

Les hommes portaient presque tous un long manteau à pèlerine, à la Fra-Diavolo, dont un pan, rejeté sur l'épaule gauche, faisait parade de sa doublure en peluche de couleur voyante, chapeau de feutre rond ou Andalou. Les dames, — je ne dis pas les femmes — étaient costumées à la Française, y compris, (quant aux plus élégantes), le chapeau multiforme *mode de Paris*. Les autres, les mieux

avisées, portaient, relevées en pointe sur leur brune chevelure, la mantille de dentelle qui restera éternellement la coiffure la plus seyante de la femme.

Nos premiers pas, en longeant la rive de l'Arlanzon, nous conduisent à une belle promenade toute émaillée de fontaines, de statues de rois et de personnages, illustres je n'en doute pas. Cela ressemble à ce que l'on voit partout, sauf avec bien moins d'eau entre de larges rives, mais bien plus de bleu par-dessus.

— Nous entrons ici véritablement en Espagne, m'écriai-je ravi !

— Et, certes, par une belle porte !

En vérité, je n'oublierai jamais la porte que nous allions franchir, *l'arco de santa Maria* souhaitant la bienvenue à l'étranger par la bouche de pierre des statues qui la décorent et parmi lesquelles le Cid, debout, porte son épée droite « *la terreur et l'effroi des Maures* » comme le rappelle l'inscription qui l'accompagne.

Les six tourelles de cette porte découpaient avec vigueur sur l'indigo du ciel leurs créneaux et leur ton doré tout imprégné de soleil. Avec les dentelures de la cathédrale au second plan, c'était splendide.

La cathédrale de Burgos, dit le *Guide en Espagne*, de Lavigne, est un des plus beaux monuments gothiques qui soient au monde. Cette affirmation n'a rien d'exagéré. C'est tout un poème qu'il faudrait lire et relire pour en apprécier toutes les beautés.

La cathédrale de Burgos, l'une des merveilles gothiques du XIII^e siècle, est moins vaste que celle de Cologne, moins grandiose, comme façade surtout, que celle d'Amiens ; mais c'est un épanouissement de clochetons, de tourelles, de flèches et de colonnettes qui éblouit autant qu'il charme. C'est bien là l'*Hosanna* que devait élever vers le ciel le peuple à la foi ardente, qui célébrait, avec les fondations de ce monument, le début de l'affranchissement de sa patrie et, par son achèvement, l'expulsion totale des Maures.

Le contenu lutte de richesse d'ornementation avec le contenant ; aussi n'entreprendrai-je pas de donner la moindre idée au lecteur de la profusion des bas-reliefs, des tombeaux, des sculptures et des œuvres d'art de tous genres dont le visiteur ne peut faire qu'une trop rapide inspection. Je me rappelle principalement deux de ses curiosités, bien que ce soit loin d'être les plus artistiques. Le cicérone ne laisse d'ailleurs aucun répit à sa victime tant qu'elle n'a pas stationné particulièrement devant elles. L'une a pour nom *Papa Moscas*. C'est une affreuse figure très haut perchée dans la nef et qui tire la langue quand sonne l'heure à l'horloge voisine. — J'ai refusé d'en écouter la légende, ce qui me prive de la raconter.

L'autre attraction populaire, c'est le *santo Cristo*, vénéré comme miraculeux par toute la province. — Ce christ vaut qu'on s'y arrête, car dès cette pre-

mière étape du voyageur il personnifie pour lui un genre artistique tout spécial à l'Espagne, un genre naïvement réaliste dans sa hideur.

C'est de la sculpture sur bois, mais complétée de barbe, de cils, de cheveux nature. Les extrémités, pieds et mains, sont humaines comme est humaine également la peau qui est apparente. En somme, c'est horrible et, à mon sens, nullement religieux, en tendant à matérialiser le plus possible et sous une forme grotesque ce qu'il y a de plus sublime dans toute religion : l'idéal.

Un cloître fort beau conduit à la sacristie dont les murailles sont recouvertes de fort belles sculptures et des portraits de tous les évêques et archevêques de Burgos, depuis le premier, saint Jacques le Majeur, jusqu'au prédécesseur du titulaire actuel.

Un tableau qui m'a paru plus intéressant que ceux appendus aux murailles, c'est celui que mes souvenirs, bien mieux encore que mes notes, me rappellent.

Je vois encore au centre de cette galerie d'évêques un brasero brûlant sur son trépied. Autour, des enfants de chœur, les mains étendues au-dessus des charbons incandescents, et, avec eux, formant cercle comme eux et se chauffant, des prêtres en surplis, *fumant la cigarette.*

La salle capitulaire, par laquelle nous terminons cette visite, est d'une simplicité de décoration toute française. Là-bas c'est plutôt le mot pauvreté qu'il

convient d'employer. Il faut lever les yeux assez haut pour y découvrir le seul objet qui vaille la peine d'y être vu. C'est le célèbre coffre du Cid. La légende raconte que l'illustre guerrier ne possédait rien, alors qu'il avait besoin de 600 marcs d'argent pour faire face aux frais de la guerre. Il aurait donc rempli de sable et de ferraille ce coffre tout bardé de fer, en le confiant à des marchands israélites à titre de gage du prêt qu'ils lui consentirent. A son retour, leur aurait-il dit, il s'acquitterait en reprenant « ce qui constituait toute sa fortune ! »

Une autre version veut qu'en faisant ce pesant dépôt, le Cid n'ait rien dit du tout, sinon que le coffre *renfermait sa parole*. Or, comme le silence est d'or?...

Décidément, la première version, quoique un peu machiavélique pour un chevalier, me paraît seule vraisemblable.

— A propos de quoi, demandai-je au sacristain, puisque ce coffre est vide, a-t-il été scellé à la muraille à pareille hauteur ?

— Parce qu'il n'en serait pas resté, me répondit-il, chaque visiteur anglais ayant coutume d'en détacher, à titre de relique, un petit morceau.

Après les richesses de la cathédrale, la misère de la rue.

Toute l'Espagne, renfermée dans cette antithèse !

Et quelle misère ? On en éprouve des déman-gaisons rien qu'à la contempler. J'emploie ce terme

à dessein, car je n'ai rien vu nulle part d'aussi pittoresquement beau que la foule de mendiants qui couvrait le pavé, notamment aux abords de la cathédrale et sur la place voisine.

C'était jour de marché. Des ânes et des mulets s'y dirigeaient de tous côtés, chargés de provisions au-dessus desquelles se tenait, le plus souvent, juché leur propriétaire dans son costume aux nuances fanées, mais, en majorité, rutilantes encore. D'autres, paysans et paysannes, en culotte courte ou jupon court, la couverture bariolée jetée sur l'épaule, tiraient leur bête par la bride en se frayant bruyamment un passage. Instinctivement nous songions à nous garer des voitures. Peine perdue. Pas une seule ! Le paysan Espagnol n'a pas de véhicule, ni pour lui, ni pour ses transports à la ville.

Parvenus au centre de la place, un groupe de mendiants plus effilochés et moins vêtus encore que les autres appela particulièrement notre attention. En nous garant le mieux possible de son contact, nous nous approchâmes. On faisait cercle et l'on choisissait. Quoi ? Un bout de frange, un carré d'étoffe usée, d'une couleur quelconque, avec lequel on fermera telle ouverture, tel point de vue sur dame nature, sans souci de la nuance voisine. Aussi, pareils vêtements, indéfiniment réparés dans le même style, forment-ils, la collection la plus complète que l'on puisse rêver des couleurs du prisme.

Nous nous trouvions donc, sans nous en douter,

au marché *des guenilles* où le calicot et la toile sont inconnus, par l'excellente raison que le mendiant en ignore l'usage.

Vue des arcades qui l'entourent, cette place... de *la Constitucion*, nous produisait l'effet d'un véritable kaléidoscope. .

En notre qualité d'étrangers, nous étions constamment assiégés par une collection indescriptible de vanu-pieds vêtus plus encore de crasse que de guenilles. Ayant commis l'imprudence de faire l'aumône à l'un d'eux qui portait fièrement ses loques relevées sur l'épaule, avec la noblesse d'un Don César de Bazan, nous nous vîmes entourés, pressés de plus de cent de ses pareils, des deux sexes et de tout âge. Le cercle se resserra, gesticulant et glapissant, pendant que je boutonuais mon par-dessus et que nous veillions sur nos poches.

Escortés de notre cour... des miracles et au bruit d'un concert de voix qui n'avait rien de céleste, nous nous repliâmes en mauvais ordre vers la cathédrale. Au grand portail la retraite nous était fermée. Les degrés de son escalier étaient flanqués d'une double rangée de gueux multicolores dont le pittoresque laissait bien loin derrière lui celui de l'escalier de Rome sur lequel les peintres vont choisir leurs modèles.

Ayant réussi à gagner une porte latérale, une vigoureuse poussée, aussi nécessaire que répugnante, nous a permis de pénétrer dans l'enceinte

du temple et d'en sortir d'un autre côté. Les plus hardis nous y avaient suivis, mais avaient été mis aussitôt à la porte avec l'absence d'égards due à leur rang.

Guidés par le tintement de ses cloches, nous arrivâmes à l'église que nous cherchions; c'était *San-Gil*. Bien originale, cette sonnerie dont le mouvement rotatoire amenait tour-à-tour chaque cloche tinter sa note en dehors du clocher. Plus originale encore, la surprise qui nous attendait dès notre entrée dans cette église. On y disait la messe. C'était le moment de l'élévation, l'instant où les sons graves de l'orgue, chez nous, sont destinés, par la nature de leurs modulations, à détacher un instant l'âme de son enveloppe terrestre pour l'élever vers son créateur. Un chant n'est pour nous religieux que s'il remplit cette condition. Quelle fut donc notre stupéfaction en entendant, à cet instant solennel, retentir sous les voûtes de l'église une polka des plus dansantes, et d'autant plus entraînante qu'elle était touchée sur un piano, avec accompagnement de violon.

Aucun des assistants au service divin ne parut s'en étonner. Question de mœurs et d'usages. Que l'on ne vienne donc plus prétendre qu'il n'y a plus de Pyrénées ! Ce serait inexact. La barrière qui sépare notre nation de l'Espagne est non moins élevée que par le passé. Les mots : Vérité en deça, erreur au delà, n'ont pas cessé jusqu'alors d'être exacts.

Les cloches du Samedi-Saint, *retour de Rome*, carillonnent de tous côtés. Celles de Santa-Gadea nous amènent devant sa porte dont la serrure est absente depuis que l'évêque Don Pascual l'a fait disparaître pour supprimer le culte, par trop idolâtre, dont elle était l'objet depuis le serment prêté sur cette serrure par le roi Alphonse VI.

L'histoire rapporte que Don Sancho ayant été assassiné devant Zamora, le Cid, son frère, fit entrer le Roi à *Santa-Gadea* en lui demandant de jurer qu'il n'avait pris aucune part à cette mort, ce que le roi fit par trois fois sur la serrure coutumière de la réception des serments castillans.

On n'en a pas fini avec la cité natale du Cid sans un petit pèlerinage, d'abord au lieu où il naquit, rappelé, à défaut de sa demeure disparue, par un pilier monumental, puis à l'Hôtel-de-Ville où se trouvent, avec de mauvais tableaux, ses restes et ceux de Chimène. Leurs ossements sont exposés sous verre à la vénération ou à l'indifférence des visiteurs. De pareilles reliques mériteraient un cadre plus digne qu'une simple vitrine de musée.

Dans une petite pièce voisine on nous a montré les restes plus ou moins authentiques du célèbre étendard du Cid, accompagné d'une foule de souvenirs de députations, de corporations d'étudiants, etc., au milieu d'un désordre et d'une poussière qui n'ont pas pour excuse, comme leur glorieux voisin, un passé de huit siècles.

Comme ville, Burgos ne manque pas d'intérêt. Il n'y faut chercher ni de larges voies, ni ce que les dames appellent des magasins, pas même un monument moderne. En compensation, on y parcourt des rues pavées de cailloux, tristes, mélancoliques, mais pittoresques par la diversité de couleur de leurs maisons, aux balcons vitrés, dits *miradores*, et aussi par quelques antiques édifices dont la *Casa del Cordon* est le plus remarquable.

La *Maison du Cordon*, que nous eûmes quelque peine à découvrir au milieu des bâtisses qui l'environnent, est un palais antique flanqué de tourelles, construit vers la fin du xv^e siècle.

Outre les sculptures et les armoiries dont sa façade est couverte, il porte, au-dessus de son entrée, le cordon teutonique auquel il doit son nom et qui relie les armes royales à celles de ses premiers propriétaires, les Velasco et les Mendoza auxquels Burgos est redevable de la plus belle chapelle de sa cathédrale.

*
* *

Deux excursions aux environs de Burgos sollicitent le touriste : la Chartreuse de *Miraflorès* et le couvent de *las Huelgas*. Nous les avons faites en compagnie du ménage parisien qui ne nous avait pas quittés depuis la veille. On pénètre tout d'abord dans l'église du couvent, une pure merveille, élevée

en 1441 pour servir de sépulture royale. Son style est du plus beau style gothique fleuri de cette époque.

C'est à la reine Isabelle, qui le fit achever en 1448, que l'on doit le magnifique rétable moyen âge, avec sculptures dorées, que surmonte le maître autel, ainsi qu'un mausolée d'albâtre dont le fini et la richesse défient toute description. Des statues mutilées et des murailles dépouillées de leurs œuvres d'art rappellent tristement des conséquences de guerre que les Espagnols, depuis 1808, ne nous ont jamais pardonnées.

Un chartreux nous ayant introduits dans le couvent, à l'exclusion des dames, c'est le Père supérieur lui-même qui voulut nous y servir de guide.

Chacun des moines jouit d'un petit carré de jardin voisin de son appartement, lequel est composé de quatre pièces exigües dont aucune ne ferme à clef.

Leur très sommaire ameublement se compose d'une table, d'une couchette et de deux chaises. Pour toute décoration, les murs sont blanchis à la chaux.

En entendant le Supérieur s'exprimer très purement en Français, je lui en manifestai ma surprise, qui cessa lorsqu'il nous informa que, français d'origine, il avait habité la France pendant toute sa jeunesse. Après nous avoir appris qu'en dépit de sa bonnemie, dont nous le félicitons, il n'avait, *depuis trente ans*, ni mangé de viande, ni bu de vin, mais

seulement de l'eau pure, il voulut, à son tour, profiter d'une rare occasion de causer avec des Français.

— Je jouis d'une excellente constitution, nous dit-il, ce qui n'est pas incompatible, vous le voyez, avec un État républicain!

— ???

— Dam! ne sommes-nous pas en République, et avec le suffrage universel, encore? C'est ainsi que je suis Supérieur cette année, et que, de commandant en chef, je redeviendrai, après un an de toute puissance, simple soldat.

« Mais, à propos, êtes-vous toujours en République et le « papa Grévy » continue-t-il de présider à vos destinées? »

Si un chartreux portait une montre, je pourrais dire que la sienne était en retard et que je l'ai remise à l'heure en le mettant au courant des événements français ignorés par lui depuis quelques années.

A son tour, mon compagnon lui demanda des renseignements sur la fabrication de la chartreuse, ce qui fit sourire le bon Père, surtout quand il dut lui avouer qu'il ignorait l'existence des chartreuses de l'ordre de Saint-Bruno. Il ne connaissait, en fait de chartréuse, que celle qu'il apprécie après un bon repas. Ce qui était plus drôle, c'est qu'il pensait que les chartreux passent leur temps à fabriquer de la liqueur, en dehors de quelques instants consacrés à

la prière et à s'aborder, entre deux distillations, par les mots : Frère il faut mourir !

Le Père lui fit comprendre qu'il n'en est pas ainsi, même à la Grande Chartreuse, quant à la liqueur, et que le reste n'avait eu cours que dans les impressions de voyage du plus agréable et du plus fantaisiste des conteurs, Dumas I^{er}.

En apercevant un moine penché vers la terre, votre parisien, toujours en souvenir de Dumas, le crut occupé à préparer sa dernière demeure et en fit la remarque ; à quoi le supérieur lui répondit : « Songer à creuser sa tombe est certainement une pensée qui ne manque pas de profondeur. » Il ajouta avec justesse : « Remuer la terre en vue de la mort est moins utile que de le faire en vue de la vie... Ce chartreux plante tout simplement des pommes de terre ! »

Nous achevâmes notre intéressante exploration en parcourant la salle du chapitre, le cloître, le cimetière et une chapelle dont l'autel est d'une grande richesse ; puis nous rejoignîmes nos voyageuses. Le temps leur avait, dans leur inaction, paru si long, que, supposant, nous dirent-elles, que nous nous étions faits chartreux, elles se disposaient à aller prendre le voile aux Huelgas.

— Nous allons vous en offrir la tentation, fimes-nous, en remontant avec elles en voiture.

Une demi-heure plus tard nous frappions, de l'autre côté de Burgos, à la grille du célèbre monas-

tère dont une certaine porte murée n'est ouverte qu'au passage des personnes royales. Le fait peut n'être pas bien rare, car les cent religieuses de cette maison appartiennent toutes à la noblesse des premières maisons de l'Espagne.

L'Église, ouverte au public, est un précieux modèle d'architecture arabe et byzantine, d'une très grande richesse de décoration, comme un peu partout en Espagne. Par une grille, donnant à droite sur le chœur réservé aux religieuses, nous pûmes apercevoir ces dernières y arriver pour l'office. A voir leur procession en robes de laine blanche à longue traîne, la noblesse de leur démarche et la majesté de leur salut, on aurait cru assister, à plusieurs siècles en arrière, à un congrès de reines et de princesses.

A ceux qui pourraient le faire, selon la distribution de leur temps, je conseillerais de compléter l'excursion de la Chartreuse en gagnant, huit kilomètres plus loin, *San-Pedro de Cardena*, le seul monument peut-être qui se soit maintenu à travers les âges en pareil état de conservation.

C'est dans ce couvent que Chimène attendit le retour du vainqueur des Maures. C'est là que leurs tombeaux vides sont entourés des sépultures de toute la famille du Cid dont les noms font rêver : Don Diègue, Dona Sol, etc.

La proximité de l'unique train journalier que

nous pouvions prendre nous interdisant cette satisfaction, en route donc pour Valladolid !

En descendant, à la gare, de l'omnibus de *la Rafaela* nous eûmes un avant-goût, — en attendant l'arrière-goût, — d'un procédé tout espagnol.... du moins jusqu'ici, chez un cocher. Ayant remis à ce dernier un *douro* (cinq francs environ de notre monnaie) pour lui payer deux francs, notre homme se faufila prestement dans la foule où je réussis à le rattraper.

— Et ma monnaie? fis-je, furieux.

— Je croyais, dit-il, que vous me la laissiez comme pourboire !!

Dans la suite nous en verrons bien d'autres!

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

IV

VALLADOLID

APHORISME. — DE BURGOS A VALLADOLID. — LA VILLE. — LE
MUSÉE. — ÉTALAGE FUNÈBRE.

Nous avons quitté la capitale de la vieille Castille après une première impression excellente de nos débuts en Espagne. Il faut bien avouer que nos appréhensions quant à la cuisine espagnole avaient reçu à *la Rafaela* une forte atteinte qui ne manquait pas d'avoir son importance. En effet, je défie le moins prosaïque des touristes de contester la vérité de cet aphorisme : c'est qu'il n'y a, en voyage, d'esprit sain qu'avec un corps dispos.

La visite d'une même ville, un même lieu pittoresque ont pu motiver chez deux voyageurs des appréciations complètement opposées. Question de pluie ou de beau temps, sans aucun doute, le plus souvent ; mais question, aussi, d'avoir, préalablement, bien ou mal dîné !

D'où il faut conclure que, pour qu'un voyage donne la satisfaction que l'on est en droit d'en attendre, il ne faut pas plus avoir à entrer en lutte avec le temps qu'avec son estomac.

* * *

Ainsi que les mâts d'un navire disparaissent à l'horizon, les clochers de Burgos s'éteignent derrière nous dans le ciel bleu.

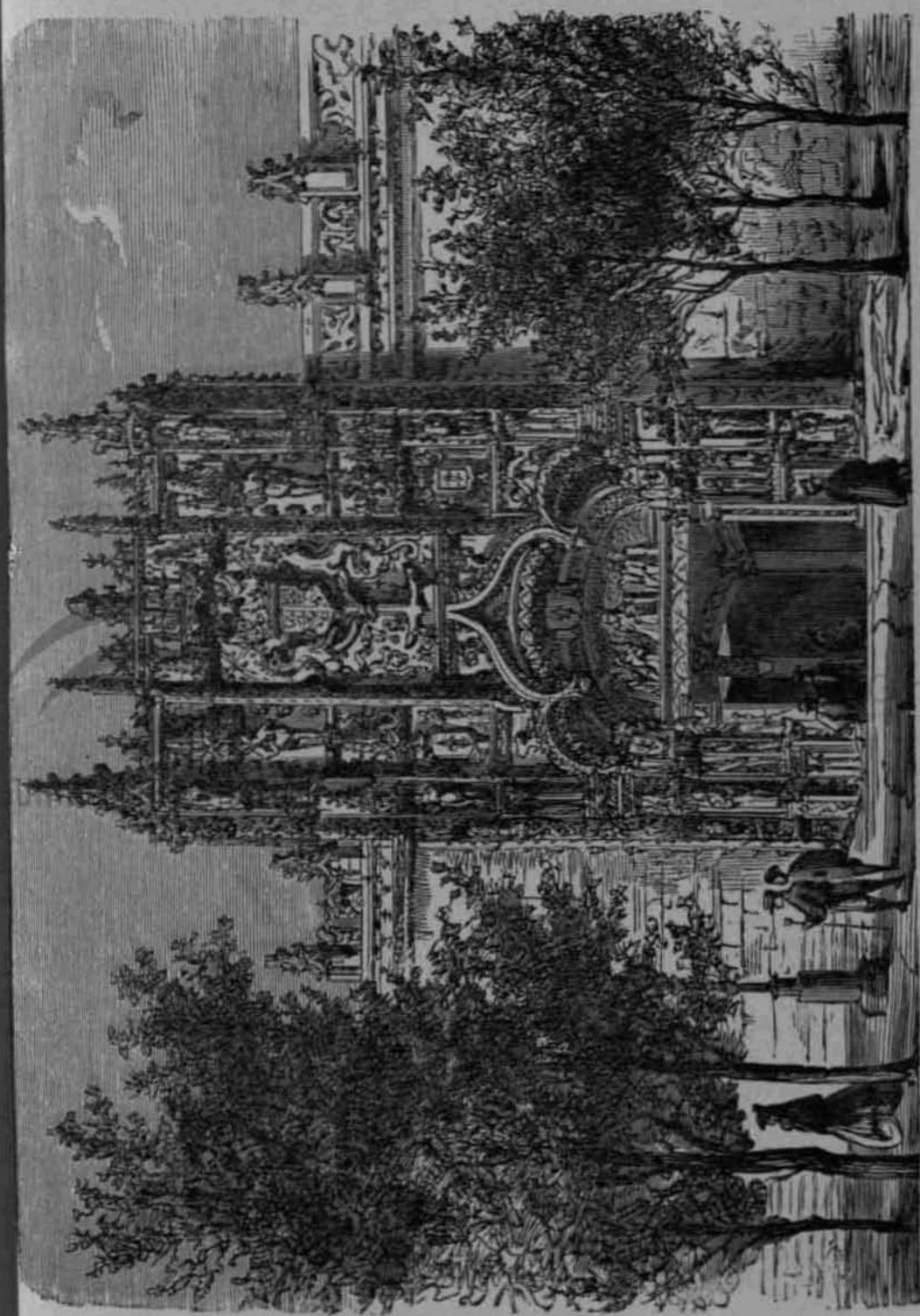
Les villages se succèdent, bâtis de terre jaune, abrités par des côteaux argileux ou disséminés dans une plaine sans arbres, sans culture, sans pâturages.

Par hasard, un paysage d'un grand cachet, comme à Magaz, où un vieux château en ruines domine de nombreux villages. Puis une montagne en pain de sucre et des hameaux dont les maisons se confondent mieux encore que les précédentes dans les collines, car elles sont pratiquées, creusées dans les pentes mêmes de celles-ci.

Nous sommes arrivés à Valladolid, hôtel de France, de nuit, comme à Burgos.

* * *

Valladolid, moins intéressante que Burgos, est une grande ville qui paraît ne point s'être encore



PALAIS DU GOUVERNEUR A VALLADOLID

consolée d'avoir été découronnée, comme Tolède, par Philippe II, au profit de la création de Madrid comme capitale. Moins élevée, de 180 mètres, que Burgos, elle jouit d'un meilleur climat, quoique froid en hiver et brûlant pendant deux mois d'été.

En nous adressant à l'un de ses habitants, un jeune caballero drapé dans son manteau national, nous eûmes l'heureuse fortune qu'il tint à se faire notre cicerone, aussi instruit que complaisant. C'est ainsi que nous apprîmes que l'ancienne cité maure *Belad Oualid* est devenue l'une des plus industrielles, des plus commerçantes de l'Espagne, ce dont nous ne pouvions guère juger en la visitant le jour de Pâques.

Par des rues presque désertes et affreusement pavées, nous gagnâmes tout d'abord la cathédrale. Toute comparaison avec Burgos, nous n'en pouvions douter, nous était à l'avance interdite ; notre attente était donc modeste. Nous fûmes cependant déçus dans nos prévisions. De gros et lourds piliers soutiennent son architecture romane. Son chœur, sans autel, contient un immense pupitre hexagone dénué de caractère, plus deux chaires, soit quatre en total dans l'église, ne rachetant pas, par leur nombre, leur absence de beauté. Le guide déclare que l'on remarque les stalles du chœur. J'admets la remarque, si c'est pour constater qu'elles n'ont rien de remarquable.

Une absence complète de sièges contribue à don-

ner à cette vaste église un cachet particulier de sévérité et de tristesse.

Notre cicerone amateur nous conduisit ensuite à San-Pablo, le monastère de dominicains, où vivait le grand inquisiteur Torquemada. Sa façade est couverte, de sa base à son faite, d'une profusion de sculptures du XIII^e siècle, couronnées à leur partie supérieure par les armes du cardinal duc de Lerma qui a fondé cette riche église.

En remarquant, en avant de sa façade, des piliers dont je ne pouvais m'expliquer l'utilité, j'appris qu'autrefois l'église en était entourée, qu'ils étaient entrelacés par des chaînes, et que leur enclos était un asile inviolable pour les meurtriers.

A côté nous admirons la chapelle de San-Gregorio dont la façade, sans atteindre à la richesse inouïe de celle de San-Pablo, est d'une grande beauté. Notre jeune caballero nous y fit entrer en nous introduisant d'abord dans un cloître merveilleux dont les vingt-quatre arceaux en double série et les colonnes torses ont été récemment réparés. Une frise, comme un cordon de fleurs, court au-dessus des arceaux en reliant des gargouilles grimaçantes et des balustres aériens. Il y a deux siècles, ce cloître était intérieurement recouvert de fresques sur fonds d'azur et d'or et renfermait une série de tableaux représentant la vie de saint Dominique et les portraits des martyrs de son ordre.

L'ouvrage, de la même époque, dans lequel j'ai

puisé ce renseignement, m'a appris également en son style naïf, que « tout joignant ce beau morceau d'architecture se trouve la sacristie où l'on conserve diverses antiquités ramassées depuis longtemps et une collection de tableaux représentant tous les papes au « naturel. »

Un escalier artistique, avec une voûte richement sculptée, conduit à une chapelle dont la tribune gothique est fort belle. A défaut de sièges, comme dans toutes les églises espagnoles, nous y entendîmes la messe, ainsi que notre cicerone, assis sur nos talons avec la posture aussi humble que fatigante qui est en usage dans toute la Péninsule.

Un tramway, qui mène de San-Pablo à la gare, parcourt la rue de la *Plateria*, comme son nom l'indique, la rue des orfèvres. Il n'y faut pas chercher des magasins élégamment modernes. Valladolid est restée une vieille ville, malgré l'augmentation considérable de sa population presque triplée depuis 25 ans, grâce à sa situation et à son industrie. Comme toute ville qui fut capitale, elle est redevable à son ancienne royauté des monuments et des institutions qui ont survécu à sa déchéance.

Valladolid est peut-être la ville de toute l'Espagne la mieux pourvue de promenades et de places. La plus vaste de ces dernières, la *plaza Mayor*, est entourée de galeries où l'on se promène à l'abri du soleil ou de la pluie. Les quatre cents colonnes de granit qui les soutiennent enferment un espace tel-

lement vaste que l'on prétend que leur seule enceinte contenait cent trente et quelques églises, chapelles, couvents ou hôpitaux.

Cette sainte destination ne l'empêchait pas d'en avoir une autre horrible. Au contraire, pourrait-on dire, car elle était, sous Philippe II, le théâtre des auto-da-fé qu'il ordonnait et auxquels il se plaisait à assister. A son défaut, la gloire de la ville, dont un village voisin a gardé le nom, Torquemada, présidait aux exécutions à la lueur des bûchers sur lesquels se succédait et flambait la chair humaine.

Certes, une époque de barbarie peut expliquer, sans, pour cela, les justifier, les atrocités qui se commettaient alors dans toute l'Europe au nom de la justice. Quant à la Sainte Inquisition, si l'excuse de ses actes a pu être plaidée par l'auteur d'un livre sur l'Espagne, son plaidoyer me paraît regrettable, aussi bien au point de vue de la forme que du fond. D'après cet auteur, une opinion contraire à la sienne s'appuie « sur l'ignorance et l'outréuidance propres aux lecteurs comme aux rédacteurs de certains journaux français. »

A mon sens, au contraire, aucun raisonnement ne doit tendre à justifier les apôtres d'une religion de paix et d'amour d'avoir grillé ceux qu'ils ne parvenaient point à convertir.

Nous ne valons pas mieux aujourd'hui que nos aïeux du seizième siècle. C'est possible; c'est même probable, car, pour peu que l'on grattât le vernis

dont une certaine mansuétude a revêtu nos mœurs, on mettrait à jour la férocité originelle de la nature humaine. Nous ne saurions, néanmoins, absoudre les protecteurs naturels de cette mansuétude, de cette civilisation dont le Christ a été le premier apôtre, d'avoir excité, déchaîné la haine en provoquant un retour à la barbarie.

Y a-t-il une corrélation entre les scènes cruelles de l'Inquisition dont l'Espagne était alors le théâtre, entre les plaisirs déjà inhumains de son peuple et l'art tel que celui-ci l'a compris et mis en pratique ? Nous le croyons et c'est à Valladolid même que la démonstration nous en paraît plus frappante. C'est dans son musée que le réalisme de l'art, particulier à l'Espagne, atteint son maximum d'intensité, mais sans, pour cela, descendre au matérialisme dont le réalisme de nos jours prend le fumier pour en faire sa litière.

On peut se repaître ici de visages que la mort a convulsés, de plaies béantes, de boyaux tordus et de toutes sortes d'horreurs : martyrs tailladés ou écartelés, dont l'exécution, par le peintre, rivalise de rendu et d'exactitude avec l'exécution du sujet.

La statuaire ne le cède en rien à la peinture. C'est ainsi que diverses scènes suant le sang, notamment la Passion, s'y trouvent reproduites avec des personnages coloriés, grandeur nature, dont la tête est couverte de vrais cheveux et dont les yeux sont en émail.

Après deux heures de pareille contemplation, on

éprouve un vif besoin d'aller respirer au grand air, sous le ciel bleu.

Nous avons donc flâné par les rues dont toutes les maisons sont couvertes de balcons, désireux de reposer nos regards sur une Rosine à sa fenêtre, en rupture de son Bartholo ou, à son défaut, sur d'agréables devantures de magasins. Or, quel fut le premier sur lequel tombèrent nos yeux assoiffés d'une vue riante? Je vous le donnerais vainement à deviner en bien plus de mille que n'aurait fait M^{me} de Sévigné :

Un magasin de cercueils ! Le marchand en dressait amoureusement l'étalage. Il avait l'air de dire : Voyez celui-là, tout de satin blanc capitonné ! Comme on doit y être chaudement pendant les froides nuits, sous la terre gelée ; et celui-ci bien clos, bardé de métal, à l'abri des importuns visiteurs ; et cet autre, doré et sculpté, n'est-il pas digne de servir à votre dernière course en voiture ?

Le malheureux ! il étageait artistement les diverses tailles en les mélangeant : les tout petits au milieu des moyens et des grands, en un savant désordre, image de la vie, ou plutôt de la mort !... Toute une symphonie, avec l'accompagnement obligé de voiles, de couronnes, de fleurs...

Eh bien ! franchement, en nous éloignant nous fîmes, d'un commun accord, la réflexion que la vue précédente était encore préférable, malgré son horreur.

Après Valladolid, le porteur d'un billet circulaire

peut gagner Salamanque. Ne décrivant que mes propres impressions et non celles d'un guide que mon lecteur peut ouvrir comme moi, je ne dirai donc point que j'y suis allé.

Au départ de Médina cette excursion ne demande qu'un jour aller et retour. Elle m'a été citée comme des plus intéressantes.

Passons plus rapidement que ne le fait le chemin de fer, même l'express, sur la partie de la voie qui s'étend jusqu'à Médina. Des plaines immenses, incultes, une forêt de pins parasols et des collines crayeuses. Après Médina, un château habité, à gauche, près d'un autre inhabité. Celui-ci, c'est la forteresse de *Mota* ; c'est l'épave des siècles rappelant que ses tours virent mourir dans leur enceinte Isabelle la Catholique, et qu'elles tinrent Borgia enfermé prisonnier pendant deux ans. Puis, de nouveau et toujours, du sable, des bois de pins : par hasard quelques moutons noirs que l'absence d'une verdure quelconque fait prendre en pitié ; des villages, plus rares encore que les moutons ; un, à peine, par station qu'on ne prend même pas la peine de nommer lors de l'arrêt, par la raison, sans doute, qu'il n'y monte et n'y descend personne.

Les Castilles, que nous traversons, doivent l'origine de leur nom, *Castillo*, aux châteaux qui y furent bâtis pour arrêter les ravages des infidèles. Néanmoins les spécimens qui en subsistent sont rares, car jusqu'alors nous n'en avons pas rencontré.

Enfin, notre soif de pittoresque commence à obtenir quelque satisfaction à la station d'*Ataquinès*, où se découvre la chaîne neigeuse du Guadarrama. Neigeuse, à cette époque, bien entendu, ce qui donnait à cette vue un aspect suisse de haute valeur, bien qu'il ne dût être alors que de peu de durée.

A *Mingoria* on traverse un chaos immense de blocs de rochers étrangement amoncelés et groupés. Si l'on se demande quelle peut en être l'origine, puisque l'on n'aperçoit à proximité aucune montagne, il faut se répondre que des infiltrations de pluies persistantes ont, de même que près de Coire, désagrégé une montagne formée de rocs et de terre, et que sa masse s'est effondrée lorsque la terre liquéfiée a cessé d'en supporter la charge.

Cette hypothèse nous est confirmée, un peu plus loin, en parcourant une tranchée pratiquée dans un assemblage de terre et de roches de même nature que celle du superbe chaos que j'ai cité.

La voie, après en avoir traversé plusieurs kilomètres, dont une partie est entremêlée de chênes rabougris, atteint *Avila*, dont le buffet est misérable (centre d'excursions recommandées), et s'élève sur les pentes de la Sierra. On domine bientôt, à *Naval Grande*, une admirable vallée suisse d'un aspect sauvage; puis, par des tranchées énormes et de nombreux tunnels, on atteint, sans en avoir conscience, le point culminant de la ligne à l'altitude respectable de 1359 mètres.

L'édition de Lavigne de 1886 qualifie ce point : « le plus élevé où atteint un chemin de fer en Europe. » Erreur, car, antérieurement à cette date j'avais franchi le Brenner (à 1367 m.) et parcouru, beaucoup plus haut encore, la ligne normale du Rigi Scheideck sur une crête élevée de 1648 mètres.

La voie descend ensuite, par des pentes rapides, au milieu de travaux considérables qui ont fait dire avec raison que pour les exécuter il avait fallu jeter les montagnes dans les vallées. Toute cette portion du trajet est splendide, autant par la variété de ses échappées au sortir des tunnels que par la beauté du panorama.

La vue s'étend parfois jusqu'à 120 kilomètres, avec la Sierra de Tolède à l'horizon et un paysan à mulet ou à âne au premier plan !

A la tombée du jour nous descendions à la station *d'el Escorial*.

L'ESCURIAL

L'ÉGLISE. — LA BIBLIOTHÈQUE. — LE PALAIS. — PANORAMA

Une montée d'un quart d'heure en omnibus sépare la station du village. Pourquoi ne disons-nous pas *Escorial* comme les Espagnols? Je me l'explique d'autant moins que le site sur lequel a été bâti le village qui a donné son nom au célèbre Palais-Couvent, a emprunté le sien à une exploitation minière voisine. *Escorial* vient de *scorie*.

C'est le plus grand amas de granit, a dit un écrivain, qu'il y ait sur la terre. — C'est un couvent plutôt qu'un palais, car il a été édifié comme tel par Philippe II à son retour du siège de Saint-Quentin et comme accomplissement de l'un des vœux qu'il avait faits à saint Laurent en expiation du bombardement de l'église consacrée à ce saint.

Son second vœu, c'était celui de ne jamais retourner à la guerre. Il exécuta le second comme le premier, car, dès lors, il ne sortit plus de son royaume et se consacra à l'érection du monument qu'il voulait faire le plus beau de l'Europe et pour lequel il dépensa, en vingt-deux ans, six millions de piastres.

C'est également en souvenir de saint Laurent et de son martyr que le plan de l'édifice, primitivement nommé Saint-Laurent de l'Escorial, a affecté la forme d'un gril, mais d'un gril qui, en dépit du soleil d'Espagne, n'a jamais grillé personne. L'Escorial, en effet, est bien le monument le plus glacial que je connaisse et, aussi, le plus monotone. On y entre comme dans un hôpital. On en sort comme d'un caveau.

L'édifice est carré et composé de quatre corps de bâtiments énormes, flanqués, aux quatre coins, de gros pavillons. Il est élevé de trois et même de quatre étages. On prétend qu'on y compte en tout 11,000 fenêtres, 17 cloîtres, 22 tours, plus de 800 colonnes, un nombre prodigieux de salles, de salons, de cabinets. Ce nombre doit être prodigieux, en effet, puisqu'on l'appuie par celui de 14,000 portes dont les clefs pèseraient ensemble « sept quintaux ».

Je donne ces chiffres pour ce qu'ils peuvent valoir, car j'avoue n'en avoir vérifié aucun.

Aux yeux des Espagnols c'est la huitième merveille du monde : en tous cas, une lourde merveille,

avec des piliers de granit qui, dans l'église, ont, si j'en crois le Guide Diamant, huit mètres de côté! — Quelque énormes qu'ils m'aient parus, huit mètres me semblent beaucoup!

Au-dessus du chœur, qui est, à lui seul, une vaste église, la voûte, de quatre-vingt-dix mètres carrés de surface, est plate. Philippe II, me raconta notre cicérone, avait interdit à son architecte de réaliser son projet d'établir cette voûte sans pilier de soutien. L'architecte, convaincu du succès de son œuvre audacieuse, fit droit, en apparence, à la volonté de son roi. Lorsque celui-ci, le travail terminé, vint visiter l'église avec sa suite, chacun déplora la nécessité d'en avoir compromis l'aspect par la colonne centrale qui en rompait la belle harmonie. L'architecte, alors, fit passer, aux yeux surpris de tous, une feuille de papier entre la voûte et le chapiteau sur lequel elle paraissait assise; puis, d'un vigoureux coup de pied, renversa la colonne qui n'était qu'en carton. Un cri général d'admiration fut, pour l'architecte, le prélude de la récompense que Philippe II réservait à son heureuse conception.

Depuis cette époque les cicérones font trembler, sous les pieds des visiteurs tremblants, cette voûte qui est aussi solide que le premier jour, après plus de trois siècles de durée.

Ce souvenir historique m'a paru d'autant plus intéressant à rapporter que je n'en ai vu le récit dans aucun guide.

Les livres d'offices de cette église sont, à eux seuls, une étonnante curiosité. Dans des casiers de bois précieux on en conserve deux-cent-dix-neuf de plus d'un mètre de haut, avec des lettres de cinq centimètres et des miniatures d'un rare mérite. Ils sont l'œuvre d'un religieux hieronymite, frère André de Léon, et de divers autres maîtres habiles du xvi^e siècle.

Parmi les stalles, qui sont d'un style sévère, on nous a signalé celle que le sombre Philippe II a occupée pendant quatorze ans, ainsi que la porte secrète qui fait communiquer cette stalle avec le Palais.

En contraste avec la tristesse voulue de l'église, on y remarque de belles œuvres d'art, notamment deux chaires en agathe et en bronze doré. Le maître-autel et son mobilier sont de la plus grande magnificence. Pour n'en citer que la custode qui renferme le Saint-Sacrement et dont le sommet est orné d'une émeraude grosse comme un œuf, on rapporte qu'elle est faite d'une pierre plus dure que le porphyre et que cent hommes y ont travaillé tous les jours pendant quatorze ans.

Le Panthéon surpasse l'église en richesse. Aussi n'y est-on admis qu'avec des cartes particulières.

Ce Panthéon, ainsi nommé en souvenir de celui de Rome, est la sépulture des souverains de l'Espagne. Il est revêtu, sur toutes ses faces, des marbres les plus précieux, jaspe, porphyre, etc.

Les sépulcres des reines sont alignés à gauche,

ceux des rois à droite, avec des inscriptions en lettres d'or, parmi lesquelles celle du plus illustre d'entre eux : Charles-Quint.

Malgré sa beauté on quitte volontiers cette partie, la plus glaciale de ce monument frigorifique, pour visiter la sacristie, vaste salle ornée de tableaux de grands maîtres : Ribera, Véronèse, Vélasquez, Tintoret, Titien, Giordano, etc. Lorsque ce dernier fut appelé à l'Escorial, Claude Coëlo, l'auteur du célèbre tableau de l'autel *santa Forma*, en mourut de chagrin.

Ce tableau qui reproduit la cérémonie, en ce même lieu, de l'installation de la *santa Forma* (sainte hostie) reproduit avec une telle fidélité la vue de la sacristie dans laquelle on se trouve, que, si, par la pensée, l'on faisait abstraction des personnages, on croirait avoir devant les yeux un miroir et non une peinture. Nous demandâmes à voir l'hostie sacrée. Il nous fut répondu qu'on ne soulève le tableau qui la cache, que les jours de grandes fêtes. On doit alors à peine l'apercevoir, car elle est le centre d'un soleil éblouissant dont les rayons sont formés par un assemblage de dix mille pierres précieuses.

Dans la salle capitulaire j'ai noté particulièrement une Cène du Titien et aussi une Vénus qu'il m'a été impossible de confondre avec une sainte malgré la destination du lieu, fort surpris, je pense, d'abriter un pareil décolleté.